

Chère lectrice, cher lecteur,

Le 21 janvier 1964, dans le port de Calais, un gamin d'à peine dix-sept ans hésitait à emprunter la coupée du cargo *Jacques Bingen* de la Compagnie des Bateaux à Vapeur du Nord. Dès qu'il mettrait un pied à bord, tout son monde d'hier disparaîtrait en un instant. Bientôt seul, sa mémoire pourra lui restituer ses heures de jeunesse, ses moments en famille, ses amis, ses lieux où il faisait bon vivre, mais cela il ne le savait pas à cette époque.

Le navire étant lège (vide), notre jeune homme, traînant une lourde valise qui n'avait rien à voir avec un sac de marin, regarda avec anxiété cette muraille métallique et gravit la coupée, sorte d'escalier branlant amarré au pont principal, aux marches de bois et au garde-fou pas très sécurisant pour le néophyte qu'il était.

Accueilli par un marin, il fut conduit chez le maître d'équipage à l'allure très peu engageante. Le bosco lui décrit ce qu'il aurait à faire à bord en lui ordonnant d'être prêt dans cinq minutes pour prendre son service. Accompagné d'un autre matelot, quelques instants plus tard, il découvrit sa cabine, où un jeune de son âge l'attendait, sac au pied. Le novice pont débarquant l'accueillit brièvement, lui vanta la bouteille d'eau de Cologne qu'il lui offrait en cadeau d'embarquement. Sur le moment il ne comprit



pas, quelques jours après un marin lui révéla que le nono (diminutif de novice-pont) avait été renvoyé chez lui pour des raisons médicales, il se torchait avec ce breuvage puant.

Avec émotion, les yeux mouillés, il ouvrit sa grosse valise et prit son bleu de travail, plié avec soin par sa maman. Il revoyait les mains disposant avec délicatesse le peu d'affaires que son fils emportait pour ses longs mois d'absence. Pensait-elle aux dangers que son petit connaîtrait, sûrement !

À cet instant, il eut l'idée de s'enfuir et de retourner chez lui. Une pensée l'arrêta. Son retour deviendrait sujet de moquerie, lui qui avait vanté ses futures aventures. Courage ! Il resta et se dirigea vers le carré des maîtres pour disposer les couverts de ces messieurs. Voilà la première tâche qu'il accomplit, nous étions loin de la vie de marin dont il avait rêvé lors de ses lectures et de sa première vision de l'océan à treize ans. Les six mois passés à l'école d'apprentissage maritime dans une charmante petite ville de Bretagne ne l'avaient pas métamorphosé en MARIN.



Mémoires de jeune marin.

Notre novice-pont avait passé une grande partie de son adolescence aux confins de la Champagne et de la Lorraine. Traînant de classe en classe, il préférait les échappatoires qui le conduisaient dans les forêts qui encerclaient cette ville au nord de la Haute-Marne. Il connaissait la plupart des sentiers traversant ces bois, cela restait son monde à lui, loin de la ville qui l'étouffait. Comme beaucoup de garçons des années cinquante, il avait été scout. Avec sa troupe et parfois en patrouille, ils allaient camper du vendredi au dimanche soir dans des recoins que seuls ils connaissaient. Il leur arrivait de se prendre pour des explorateurs. Aucune des aventures des Christophe Colomb, Magellan, Jacques Cartier, etc. ne leur était inconnue. Quelquefois il se voyait bien vivre dans une cabane aperçue lors des escapades hors de la cité où ses parents habitaient. Avec ses connaissances forestières, il avait rédigé un petit manuel de survie dans les forêts de l'Est de notre pays. Un jour il fugua après une « engueulade » parentale, il passa de nombreuses heures dans une ruine à méditer sur la méchanceté des adultes.

La faim et les appels du voisinage réduisirent l'aventure qui s'assortit d'une punition incompréhensible pour lui. Combien de fois il eut envie de s'échapper vers ces champs, ruisseaux et rivières, vers ces forêts. Là demeurait sa liberté.



Vers ses douze ans, ses lectures l'emmenèrent dans l'île de Robinson Cruséo — Plus tard, il apprendra que cette histoire était vraie — Avec Robinson, il rêva qu'il pouvait lui aussi trouver de l'eau, boire, cuisiner et manger après avoir cueilli des fruits dans la forêt et cultivé des légumes, chasser avec son chien fidèle, se loger, fabriquer sa cabane, se vêtir, et même se soigner avec des plantes. Il avait même écrit dans un petit carnet ses expériences de vie dans la nature. Son livre de choix, qu'il emportait partout, était le fameux livre *Étape* que Pierre Delsuc avait rédigé en 1938, sous-titré « Techniques de classe des Scouts de France ». Un vrai régal cet ouvrage, vous découvriez la nature, ses arbres, ses oiseaux, ses autres animaux, même la météorologie. Vous appreniez à vous

orienter à condition d'avoir quelques bases en mathématiques, seul moment où il appréciait le professeur de Maths. Il y avait aussi tout un chapitre sur la vie en camp scout, un autre sur l'histoire de France. Tout cela avait formé sa **mémoire personnelle**. Celle qui « *enregistre et ressuscite nos impressions et perceptions sans oublier nos états émotifs* » avait écrit Léon Daudet dans son ouvrage *Le monde des images*.

Il existe une autre capacité humaine qu'il ne percevait pas vu son âge, la **mémoire héréditaire**. Très utile pour reconnaître ses évocations à quelque chose de profond et de nostalgique, quelque chose qui apparaît sans que nous puissions en soupçonner la genèse. Pendant les vacances, lorsqu'il vivait sur les lieux d'origine de ses ancêtres, en Lorraine et en Beaujolais chez ses grands-parents, il avait l'impression d'être l'héritier de ces gens de la terre qui l'avaient précédé. Était-il hanté ou influencé par ses morts, par les endroits, les sites et les ambiances que ses anciens fréquentaient de leur vivant ? — Le philosophe grec Héraclite enseignait « *que tout est plein d'âmes et de démons.* » Aujourd'hui, il le ressentit ! —

Pourtant, il n'allait pas suivre la route ancestrale de ses familles et continuer à vivre en travaillant la terre ou les vignes. Lui n'avait pas commencé à changer les destins familiaux. D'abord il y eut ses ascendants directs, l'un de ses arrière-grands-pères avait quitté la ferme du

plateau lorrain pour se lancer dans le commerce, il travaillait comme coquetier et marchandait sa récolte d'œufs sur les marchés autour de la Colline Inspirée de Maurice Barrès. Son fils était devenu limonadier à côté de Nancy et son propre père avait eu un parcours très atypique. Après avoir été instituteur dans un village non loin de Neufchâteau, il avait terminé sa carrière dans l'armée comme colonel de l'armée de l'air. Du



côté maternel, son propre grand-père avait tourné le dos aux vignobles pour devenir représentant de commerce, puis il avait tenu un magasin d'armes à Lyon pour finir restaurateur dans un village aux pierres dorées : Bully situé dans le sud Beaujolais.

Toutes ses hérédités maternelles et paternelles vibraient en lui. Cette sensation de vie antérieure était cachée en lui et aucune allusion à cette émotion bizarre n'apparaissait dans son attitude et dans le son de sa voix. De nombreuses années plus tard, après d'abondantes lectures autour des facultés d'imagination de l'homme, notre vieux marin comprendra que ce qu'il ressentait alors formait un cas type de mémoire héréditaire. — Chère lectrice, cher lecteur, n'avez-vous jamais eu l'impression de résoudre des difficultés de la vie qui vous prennent au dépourvu et de trouver

la solution après une bonne nuit de sommeil ? Vous pouvez aussi avoir l'impression de vous trouver dans un endroit qui ne vous est pas inconnu, vos souvenirs ancestraux refont surface ! Voilà la magie des souvenirs héréditaires ! —

Notre jeune homme n'imaginait pas, à ce moment, que les premiers pas qu'il allait effectuer à bord allaient augmenter sa mémoire personnelle et bouleverser sa mémoire héréditaire. Un Nouveau Monde parfaitement inconnu l'accueillait, notre futur matelot allait commencer à en percevoir les nombreuses difficultés.

L'accueil fut plutôt froid dans le carré de l'équipage pont, ces derniers se sont vite rendu compte que ce nouveau novice pont n'était pas des leurs, de plus issu d'une région où la mer était inconnue ! Il prit en pleine « gueule » : « Toi, Nono (diminutif de novice plutôt sympathique), toi, on voit bien que tu es venu à la mer par tes lectures, nous nous devons travailler en mer pour nourrir nos familles ! ». — À cette époque, sur nos rivages, le travail terrestre manquait — Une cinquantaine d'années après, il s'en souvenait encore ! Ne connaissant rien au métier de matelot, il l'avait appris à coups de violentes remontrances, de brimades, de mauvaises plaisanteries. De plus, les hommes du service pont sentaient son désir de ne pas rester toute sa vie à l'équipage. Un jour, lors d'une querelle violente entre deux hommes dans le carré équipage, il fut marqué par une estafilade au cou par le couteau d'un des avinés antagonistes. Le bosco (maître d'équipage) mit fin à cette altercation en distribuant quelques coups de poing aux deux « rigolos ».



Le *Jacques Bingen* naviguait au cabotage international et son escale ultime avant le retour à Dunkerque, son port d'attache, était Tunis. Le navire était arrivé un samedi et le dimanche était chômé. Tunis, et non loin de là : Carthage, sa curiosité le poussait à s'y rendre. C'était le temps où pour bien finir les fins de mois, les membres de l'équipage effectuaient quatre heures supplémentaires, c'est-à-dire douze heures de travail journalier. Le novice, lui, « ne

bossait » que huit heures. Ce dimanche le bosco avait prévu un tas de travaux d'entretien et il y avait associé le gamin pour servir de « boy » en transportant les moques de peinture et les outils divers. Ce gamin eut l'audace de demander au maître d'équipage de prendre son après-midi pour aller visiter les prestigieuses ruines du port punique. Le « non » fut catégorique ! Heureusement, passait par là le second capitaine dont l'oreille avait tout perçu. Après un court entretien avec le bosco, le second lui accorda la permission de se rendre à terre. Ce jour-là, il ne s'était pas fait un ami, le maître d'équipage n'oublia pas de lui montrer jusqu'au retour du navire en France. De passage à Rouen, notre novice débarqua sur sa demande. Trois semaines plus tard, il embarquait comme matelot léger au long cours, cap sur l'Afrique occidentale. Sa vraie vie de marin commença !

La mémoire personnelle de notre jeune marin avait bien augmenté dans ce premier embarquement. Désormais il en savait plus sur le vocabulaire maritime technique et de manœuvre du navire. Lors de son apprentissage de la barre à la passerelle, il entraînait l'art de la navigation et lorgnait sur les jumelles, le sextant, le chronomètre et l'art de suivre une route au compas lui devenait familier. Un lieutenant sympathique lui avait appris à faire un relèvement terrestre et à le transposer sur la carte à l'aide de cette mystérieuse règle Cras. Il se montrait admiratif et curieux de voir le lieutenant prendre des hauteurs d'astres et d'étoiles pour réaliser le point astronomique, cela l'intéressait !

Sans qu'il le sache, la connaissance des us et coutumes de la vie à bord commençait à atteindre son âme. Il prenait des habitudes, sa fierté devenait immense quand il frappait le pavillon national au mât du navire. Quel plaisir d'être reconnu comme un matelot de la marine marchande française dans les ports d'escales. À présent, il appartenait au Peuple de la mer. Son hérité maritime se bâtissait de jour en jour, d'image en image, d'impression en impression, de sentiment en sentiment.

Plus tard, l'immensité marine dont les souvenirs sont sans point de repère lui procurera une nostalgie dont il ne reconnaîtra pas toujours la cause, en quelque sorte une fidélité et une persistance quasi amoureuse.

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer
Académie de marine (ip)

Avril confiné, 2020